



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

AU RISQUE DE L'AMOUR

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Femme du diable

Les Maîtres sans Dieu

Une Promesse d'été

L'Homme qui chaussait du 62

DANIEL CROZES

AU RISQUE DE L'AMOUR

Roman



© Éditions du Rouergue, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0922-4

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Si l'on bâtissait la maison du bonheur,
la plus grande salle serait la salle d'attente.

Jules Renard

1

Les vignobles du Mâconnais et du Beaujolais avaient disparu de mon rétroviseur depuis quelque temps déjà. J'avais contourné Lyon pour prendre la direction de Saint-Étienne puis m'enfoncer dans la Haute-Loire. Le paysage y était très différent, moins monotone qu'à proximité de l'autoroute avec ses pâturages et ses troupeaux, plus sombre avec ses bosquets et presque austère. La nationale 88 que j'empruntais pour retourner dans l'Aveyron était moins encombrée que l'autoroute A6 dans laquelle je m'étais engagé de bonne heure en quittant la Saône-et-Loire, Pierreclos et ma belle-famille. Certes les poids lourds étaient nombreux en cette matinée du vendredi 6 juillet 2018 qui se terminait, mais les premiers vacanciers n'avaient pas débarqué dans les villages du Massif cen-

tral. Par comparaison avec l'autoroute, la circulation semblait très ralentie. Et pour cause ! La limitation de la vitesse à 80 km/h, la multiplication des radars et des barrages de gendarmerie en étaient responsables. À l'inverse de certains automobilistes qui piaffaient de nervosité derrière mon véhicule, impatients de me dépasser dès qu'ils le pourraient, je ne m'en plaignais pas tellement il m'était difficile de me concentrer sur ma conduite alors que les souvenirs si douloureux de ces dernières journées m'assaillaient sans m'accorder la moindre accalmie et me torturaient aussi sauvagement qu'un bourreau fourrageant avec un grand couteau dans une profonde blessure. Deux jours auparavant, dans le cimetière de Pierreclos où elle rejoignait ses parents et ses grands-parents, j'avais accompagné la dépouille de la femme que j'avais épousée en juillet 1988 et qui m'avait donné deux enfants. Pascale nous avait quittés à jamais. J'étais dévasté. Son cœur avait soudain lâché, dimanche après-midi, alors qu'elle séjour-

nait depuis quelques jours dans sa famille et que personne ne pouvait imaginer une pareille défaillance. Les médecins s'étaient montrés tellement rassurants après ses derniers examens qu'elle comptait reprendre à mi-temps, dès septembre, ses activités d'œnologue au Conseil interprofessionnel du vin de Bordeaux qui l'employait depuis 1980. Elle s'en réjouissait par avance, inondant ses collègues de courriels pour s'informer des conséquences de la pluviométrie excessive du printemps sur les prochaines vendanges et des attaques probables du mildiou qui réduiraient la récolte et en affecteraient également la qualité. Elle s'y captivait comme avant sa maladie au point que ses inquiétudes nourrissaient nos conversations même si je n'avais pas de compétence œnologique. La vigne et le vin étaient sa passion. N'était-elle pas née puis n'avait-elle pas grandi dans une famille de vignerons qui était présente dans la même propriété depuis quatre générations ? Même si elle s'était expatriée à Bordeaux après son bac-

calauréat pour effectuer des études d'œnologie à la faculté des sciences et si elle avait accepté de travailler dans le Bordelais, elle était très attachée au domaine familial des Violettes, aux parcelles si bien entretenues par ses parents puis son frère et ses neveux où l'entraînaient des brassées de souvenirs lorsqu'elle participait aux travaux de la vigne – y compris la taille ! – et aux vendanges, où sa vocation s'était affirmée et confortée. Elle y accourait dès qu'elle le pouvait. Après son premier cancer en 2007, elle s'était installée aux Violettes pour sa convalescence. Ses parents vivaient toujours ; ils avaient été heureux de l'entourer de leur affection, de la soutenir de leur mieux. À l'automne 2017 et même s'ils n'étaient plus là, elle s'y était ressourcée à nouveau dès que les traitements les plus lourds de son deuxième cancer avaient été terminés et elle y était revenue la semaine précédente, accueillie toujours aussi chaleureusement par son frère Romain et sa belle-sœur Edwige qui avaient transmis le domaine à leurs deux

enfants. Enseignant l'histoire à l'université de Toulouse, mobilisé jusqu'au vendredi 13 juillet par des réunions de préparation de la rentrée de septembre et des soutenances de mémoires, je prévoyais ensuite de la rejoindre dans sa famille pour deux ou trois semaines.

Les événements en avaient décidé différemment. Dimanche, je regardais le journal télévisé de 20 heures dans le bureau de notre demeure aveyronnaise des Vernhes avant de regagner Toulouse le lendemain, quand la sonnerie du téléphone avait retenti. Je m'étais alors imaginé que c'était Pascale. En général, nous nous appelions après l'annonce des principales informations du journal ou, parfois, la diffusion des deux ou trois premiers reportages qu'il nous arrivait souvent de commenter. Nous nous racontions notre journée ; elle me transmettait ensuite les dernières nouvelles de Caroline et de Virginie qui envoyaient des messages à leur mère chaque matinée et chaque après-midi, surtout depuis son deuxième cancer, même

si elles étaient très occupées. Caroline était avocate d'affaires dans un cabinet parisien, souvent en déplacement à travers la France et à l'étranger. Quant à Virginie, elle était employée par le Parlement européen de Strasbourg comme traductrice. Ce n'était pas Pascale qui m'appelait mais son frère, Romain. Il était tellement bouleversé que je supposai qu'un nouveau malheur nous frappait. Il m'informa que Pascale avait eu un malaise dans l'après-midi. Il avait prévenu aussitôt les secours. Les pompiers et le médecin du Samu étaient intervenus rapidement. Elle avait été transportée aux urgences du centre hospitalier de Mâcon où elle était décédée une heure après son admission. « Selon les médecins, c'est le cœur ! C'est le cœur qui a flanché ! » avait-il bredouillé, sanglotant. Incapable d'articuler une parole, j'avais raccroché. Plongeant alors mon visage entre mes mains, je m'étais effondré en larmes avant qu'une plainte déchire ma poitrine en appelant Pascale d'une voix de plus en plus forte qui avait résonné d'une manière

lugubre dans mon bureau et à travers les pièces de l'étage puis jusqu'au second, entremêlant la douleur, le désespoir, le chagrin et la colère...

Abasourdi par la terrifiante nouvelle et les épaules écrasées par un invisible fardeau, frissonnant malgré la chaleur qui avait envahi la maison, j'avais regardé ensuite les photographies encadrées que j'avais rassemblées sur mon bureau : notre mariage à Pierreclos ; Caroline et Virginie après leur naissance dans l'une des maternités de Bordeaux ; nous quatre dans le jardin de notre modeste maison de Castelnau-de-Médoc à l'occasion du vingtième anniversaire de Caroline alors que nous étions soulagés d'apprendre que Pascale était sur le chemin de la rémission... Soudain, en cette soirée du 1^{er} juillet 2018, tout s'écroulait comme un château de sable détruit par les rouleaux de l'océan. Le bonheur était-il aussi éphémère qu'un arc-en-ciel après l'averse ? J'aurais souhaité rejoindre Pierreclos le plus rapidement possible. Romain m'avait annoncé que

la dépouille de Pascale devait être ramenée au domaine des Violettes dans le courant de la soirée mais je n'étais pas en mesure de conduire ni d'effectuer cinq cents kilomètres. J'y avais renoncé à contrecœur et je ne m'étais installé dans ma voiture qu'à cinq heures du matin, les paupières lourdes de sommeil, les yeux rougis, un nœud à la gorge et à l'estomac, après m'être débattu dans d'affreux cauchemars. À mon départ des Vernhes, redoutant de m'assoupir, j'avais emporté pour le voyage une provision de café dans une bouteille thermos ainsi que plusieurs CD de Mozart, Vivaldi, Bach et Haydn que nous écoutions ensemble. Pendant que les kilomètres s'enchaînaient, ils avaient réveillé des souvenirs heureux... Je m'étais arrêté à cinq reprises sur le chemin pour me dégourdir les jambes et téléphoner. J'avais affronté deux violents orages sur le causse de Mende puis dans la région du Puy. J'avais essayé de me préparer à la brutalité de ce qui me guettait à mon arrivée au domaine. J'avais embrassé Pascale le mercredi matin à

l'aéroport de Toulouse où elle devait embarquer pour Lyon. Romain l'y attendait et l'amènerait ensuite à Pierreclos. Quoiqu'affectée par la canicule à l'image de la majorité de la population, elle était souriante et si heureuse de rejoindre sa famille. Or, je m'apprêtais à la retrouver glacée comme du marbre, inanimée à jamais et pétrifiée par la mort. Cette première épreuve surmontée mais très difficilement, Romain m'avait accompagné aux urgences du centre hospitalier de Mâcon où j'avais pu rencontrer le médecin qui s'était occupé d'elle. Je l'avais accablé de questions. Il y avait répondu avec gentillesse, sans mesurer son temps même si les sonneries de son portable le dérangeaient souvent. Pourquoi cette défaillance cardiaque alors que ses derniers examens étaient excellents et que le cardiologue avait proposé d'espacer désormais les contrôles ? Je cherchais à comprendre, j'espérais des réponses précises mais le médecin concéda, à ma grande déception, qu'il ne pourrait guère me les fournir. Certes il reconnaissait que la canicule avait fragilisé